

Mars 2020

**ENTRETIEN AVEC
PASCALE LABBÉ**

Guido Michelone



Photo: JP Gambier / jazzin.fr

PASCALE, POUVEZ-VOUS NOUS PARLER DES DISQUES *SI LOIN SI PROCHE*, *LES LÈVRES NUES* ET *UN BON SNOB NU* ?

Les trois disques que tu évoques sont vraiment le reflet de la période où j'ai décidé de me consacrer uniquement à la musique improvisée libre. *Si Loin Si Proche* (1996/1997) marque le début de cette période. À cette époque, la priorité était de se rencontrer, d'improviser librement sans consignes, de faire circuler et connaître cette musique, dans un acte généreux et souvent gratuit. Le titre *Si Loin Si Proche* évoque la communion des musiciens au moment de l'improvisation puis la tristesse de l'éloignement quand chacun repart de son côté.

Les titres des morceaux désignent les lieux où ces rencontres ont été enregistrées. Au « Salon de Musique » chez nous (mon mari Jean Morières et moi) à St Hilaire de Beauvoir. Nous y invitions des amis musiciens pour improviser librement devant un public local et fidèle, prêt pour l'aventure musicale – (pages 1 et 2).

Dans le même temps, nous avons ouvert un espace au JAM, Jazz Action à Montpellier, pour les musiques improvisées libres. Nous l'avons appelé le MIL. Les élèves du JAM, venus apprendre un jazz plus « classique », venaient donc improviser trois heures par semaine au MIL. Nous invitions aussi des musiciens de la France entière pour des rencontres improvisées, toujours au JAM, soit pour « Le lundi de Nôba » soit durant les Jazz Clubs du jeudi, ce qui était un excellent moyen de faire connaître ces musiques aux élèves et au public qui fréquentaient assidûment ces soirées – (pages 4 et 5). L'association Archipel – (page 7) – militait aussi pour les musiques improvisées et organisait des concerts à Claret, un petit village près de Montpellier.

Enfin j'ai enregistré deux duos à la Buissonne à Pernes les Fontaines : l'un avec Jean Morières et l'autre avec Bruno Meillier, que nous avons déjà invité sur le cd *Wakan*. Bruno Meillier nous a ouvert le monde des musiques innovatrices grâce à son festival à St Etienne, et au catalogue Orchestra international. Autre rencontre importante avec Guillaume Orti, qui m'avait invitée sur son cd *dix+Orti* enregistré et produit aux instants chavirés à Montreuil par le label In Situ (Didier Petit, Théo Jarrier).

Le nombre et le renom des musiciens

rassemblés pour le coffret *Ici les Instants chavirés toute la musique improvisée in situ* témoigne de l'effervescence créative qui régnait à cette époque.

Le cd *Les Lèvres Nues* (2002) est le résultat d'une aventure de quelques années avec des « personnes ayant eu recours à la psychiatrie ». L'association « Les Murs d'oreilles » m'avait invitée en tant qu'artiste (et non en tant que musicothérapeute) pour expérimenter l'improvisation avec des adultes psychotiques. Ce fut une expérience incroyable, l'improvisation vocale servait à exprimer quelque chose d'essentiel, que personne ne pouvait analyser avec des mots, mais que nous comprenions tous parfaitement... Quelque chose qui était, sans le vouloir expressément, fortement thérapeutique. J'ai invité des improvisateurs sur une journée entière. La rencontre avec la pianiste Christine Wodrascka et celle avec Paul Rogers ont fait partie des moments les plus fabuleux. Les deux ont joué avec les participants toute la journée, sans pratiquement s'interrompre. J'enregistrais tout depuis le début, j'ai tout réécouté et j'ai ensuite « recomposé » avec l'assistance d'Hughes Germain. Ce disque a été salué par la critique, les amis musiciens improvisateurs et les professionnels de la santé. Mais il n'a pas eu les suites que j'espérais : alors qu'il y a beaucoup de recherche et de reconnaissance autour des arts plastiques rassemblés sous le titre d'Art Brut, les pratiques avec la musique improvisée restent rares... et pourtant, il y a une voie incroyable à explorer : l'improvisation libre pourrait être une musique de l'inconscient, ou la captation des vibrations du monde...

Un Bon Snob Nu , Label Signature, a été enregistré en 2006 au studio 102 de la Maison de la Radio à Paris. Bruno Letort nous a donné carte blanche pour l'enregistrement de deux CD's. Nous avons pris, Jean Morières et moi, le parti d'enregistrer encore une fois des improvisations totalement libres. Jean a tout de même composé quatre petites pièces qu'il a nommées « art idiot », les autres titres sont des improvisations totales, avec parfois des enregistrements superposés. Là aussi, nous avons fait un gros travail de réécoute et de montage. Les conditions d'enregistrement étaient

exceptionnelles, le lieu, le temps imparti, les techniciens, la production. Ce fut une grande joie.

EN ÉCOUTANT VOTRE MUSIQUE, J'AI TROUVÉ PLUSIEURS INFLUENCES; JAZZ, CLASSIQUES, CONTEMPORAINES, D'AVANT-GARDE . EST-CE VRAI?

J'ai travaillé le chant lyrique, donc on peut entendre cela dans ma voix. Jean a beaucoup travaillé le jazz, il a inventé une flûte en bambou, inspirée du shakuhachi japonais, mais chromatique. Donc il pouvait jouer le jazz avec cette flûte, comme il le faisait avec ses saxophones. En ce qui concerne la musique contemporaine, j'ai été influencée par Cathy Berberian pour l'exploration vocale et John Cage pour le hasard. Écouter Phil Minton, Kate Westbrook, Annick Nozati a été une révélation. Cela m'a autorisée à m'engager dans cette voie.

J'ai été aussi beaucoup influencée par les musiques traditionnelles, la musique indienne, les voix bulgares, les chants des pygmées Bibayak, toutes ces musiques que nous avons découvertes dans les années 70/80 et dont nous nous sommes inspirés pour notre premier CD *Ping-Pong* . Par contre ensuite, au fur et à mesure, j'ai essayé de m'éloigner de ces influences, pour trouver quelque chose de plus personnel, de plus vibratoire, qui se rapproche de la méditation et d'une philosophie mystique. Ne pas aller chercher un modèle extérieur, mais faire confiance à ce qui s'exprime à partir de soi, à l'infiniment petit, à chaque détail, aux mini-variations de la voix, accueillies et développées avec minutie.

COMME TRAVAILLEZ-VOUS AVEC LES AUTRES MUSICIENS ?

J'ai beaucoup travaillé avec mon mari Jean Morières. Il est mort en 2014, d'une rupture foudroyante de l'aorte abdominale alors que nous partions enregistrer la rivière derrière chez nous pour un nouveau duo. J'ai besoin de raconter cela, parce que je n'aurais sûrement pas fait tout ce chemin musical sans cette rencontre exceptionnelle. Nous avons joué de la musique ensemble tous les jours, nous avons vécu de la musique : il m'a fait découvrir le jazz, les musiques du monde et m'a appris beaucoup

de choses. Il reprenait ou inventait des modes, les combinait dans tous les sens, à la façon de la musique indienne, composait à partir de ces modes. J'ai beaucoup amélioré mon oreille avec lui, car au début j'avais énormément de mal à entendre autre chose que les modes issus de la gamme de do... Nous avons aussi beaucoup pratiqué les temps impairs. C'était parfois un peu douloureux, je devais fournir beaucoup d'efforts pour arriver à quelque chose de satisfaisant pour moi. J'ai donc décidé de rechercher mon propre langage, d'explorer d'autres chemins que la hauteur des notes et les variations rythmiques. J'ai trouvé de nouvelles matières vocales, des états de jeu.

Avec les autres musiciens qui figurent sur les disques dont j'ai parlé au début, l'important, c'était la rencontre, la situation. On se donnait rendez-vous et on jouait. Parfois ça marchait super, parfois c'était raté. C'est ça aussi le plaisir et le risque de l'improvisation. Nous avons aussi expérimenté l'improvisation sur le long terme, à partir de compositions écrites, de textes, d'idées, de consignes. J'ai vécu cela autour de la poésie avec les musiciens de Text-Up.

POUVEZ-VOUS NOUS PARLER – EN BREF – DE VOTRE EXPÉRIENCE ARTISTIQUE-MUSICALE DE L'ENFANCE JUSQU'À AUJOURD'HUI ?

J'ai toujours adoré la musique. Depuis que je suis toute petite, c'est le lieu du plaisir, de la danse, de la liberté, de la contemplation, de la consolation. Je chantais toutes les chansons françaises que j'entendais. Très vite je me suis accompagnée à la guitare. Ensuite j'ai pris des cours de piano, pas très concluants parce que la professeure me faisait peur. J'ai ensuite chanté et joué de la guitare dans un groupe de folk celtique et pris des cours de jazz manouche. J'ai joué du bouzouki dans *La Grande Bleue, musique imaginaire de la méditerranée*, dans les années 1980. C'est l'époque où j'ai rencontré Jean qui jouait aussi dans La Grande Bleue. Nous avons beaucoup tourné avec ce groupe et le vinyle est actuellement très recherché par les collectionneurs. En 1980, Montpellier était une ville très vivante qui attirait beaucoup d'artistes. Nous avons fait des projets avec des compagnies de théâtre de rue, de danse,

du nouveau cirque. Et puis j'ai décidé de me consacrer au chant, de prendre des cours, j'ai participé à des stages avec Tamia, Christiane Legrand (des Double-Six), je me suis inscrite à l'IMFP, l'école de jazz du trompettiste Michel Barrot. Nous avons créé le label Nûba et le salon de musique de Nûba, c'est aussi l'époque de la rencontre avec Keyvan Chemirani qui joue sur deux CD's *Ping-Pong* et *Wakan*.

J'ai travaillé au JAM, jazz action à Montpellier, comme coordinatrice pédagogique, professeure de chant, de classe d'ensemble, et de la classe de musique improvisée libre, le MIL, dont j'ai parlé plus haut. J'ai rencontré à cette époque Guillaume Orti et Didier Petit qui m'ont permise de jouer aux Instants Chavirés avec Pierre Bernard, Thierry Madiot, Gilles Coronado, Marc Ducret, Norbert Lucarain, Sophie Agnel, Noël Akchoté, Paul Rogers, Gilbert Roggi... J'ai été vice-secrétaire des « Allumés du jazz », un rassemblement de labels de jazz indépendants, dont beaucoup initiés par des musiciens. C'est ainsi que j'ai rencontré Jean-Jacques Birgé et François Cotinaud avec lesquels j'ai enregistré de nombreux projets. Christophe Rocher et Penn ar Jazz m'ont aussi invitée à Brest de nombreuses fois. C'est ainsi que j'ai joué avec Julien Ottavi, Edward Perraud, Fred Brilllet... J'ai créé un trio avec Sophie Agnel et Hélène Breschand, un duo avec Christine Wodraska.

Et puis les voyages ont été très importants, toujours avec Jean Morières. Nous prenions des cours de musique et nous nous produisions en duo. Burkina Faso, Sabar à Saint-Louis du Sénégal, musique carnatique à Cochin. Nous avons parcouru l'Inde de Novembre 2012 à Mars 2013. Nous avons préparé un duo autour de la mélodie française (Fauré, Ravel, Satie) et nous avons joué à Calcutta avec les Bâuls. J'y retourne souvent en rêve.

LE PREMIER SOUVENIR DE LA MUSIQUE LORSQUE VOUS ÉTIEZ ENFANT ?

Peer Gynt de Grieg sur le conte du *Vilain Petit Canard*.

QU'EST-CE POUR VOUS LA MUSIQUE ?

Pour moi la musique est sacrée. C'est le lieu du réconfort absolu, de la communion avec les âmes, c'est la beauté du monde. Je n'écoute pas beaucoup de musique, et jamais comme fond sonore. Je chante tous les jours.

ET QU'EST-CE POUR VOUS LE JAZZ ?

Quand j'entends le mot « jazz », je pense d'abord à la musique noire américaine et aux morceaux du *Real Book* qui est « la bible » des écoles de jazz en France. Mais pour moi le jazz est bien plus que ça, c'est une façon de vivre, d'improviser, d'inventer de nouvelles formes en se nourrissant des rencontres et des expériences.

Par contre, je ne dis plus que je suis une chanteuse de jazz, c'est trop codé, je dis que je chante du « sauvage contemporain ».

QUI SONT VOS MAÎTRES EN MUSIQUE ET DANS LE JAZZ ?

Je n'ai pas eu la chance de rencontrer un Maître, peut-être que je n'ai pas voulu suivre cette voie. J'ai fait, par contre, des rencontres déterminantes, parfois très longues comme avec Jean, et parfois très brèves : un disque, un concert, un professeur de musique, des techniques corporelles, des voies spirituelles qui agissent comme des révélations et transforment votre pratique à jamais.

LE PLUS BEAU DISQUE DE JAZZ POUR VOUS ?

New Thing at Newport John Coltrane/ Archie Shepp (Impulse).

Le Matin des Noirs avec Archie Shepp qui chante et parle avec son saxophone.

QUEL EST LE MEILLEUR MOMENT POUR VOUS DANS VOTRE CARRIÈRE MUSICALE ?

C'était un concert à Hyderabad en Inde, avec Jean Morières à la flûte zavrila, Jaywant Naidu à la guitare et le peintre Manohar Chiluveru. Nous étions invités par l'Alliance Française et nous avons joué dans un théâtre de verdure devant plus de 1000 personnes... J'ai commencé avec le poème

Enfance de Rimbaud, des spectateurs se sont mis à crier et je me suis dit « ouh là là, ça ne leur plait pas du tout ». En fait il s'agissait de cris de joie, d'encouragement. Et tout à coup je me suis retrouvée dans un autre espace-temps : tout était clair, limpide, évident, jouissif. Je ne sais pas combien de temps ça a duré. À la fin, le public sest précipité sur scène pour nous entourer, nous féliciter, nous prendre dans les bras, avec de la lumière plein les yeux, je n'avais jamais vécu cela sur scène avec une telle intensité .

ET LE MEILLEUR DISQUE QUE VOUS AVEZ PUBLIÉ ?

C'est dur à dire. J'ai l'impression que tous nos disques racontent notre histoire musicale, notre cheminement, avec des choses très réussies et d'autres moins. Le meilleur est peut-être *Un Bon Snob Nu* que je vois comme un aboutissement.

Y-A-T-IL, POUR VOUS, DES RAPPORTS ENTRE LE JAZZ ET LA POLITIQUE ?

Notre pratique de l'improvisation en groupe était libertaire et porteuse d'utopie, d'autonomie, de jeu, de créativité, de mutation, en opposition totale avec la stratégie d'entreprise (hiérarchie, compétition, protocoles) qui contamine toute la société depuis vingt ans.

QUE PENSEZ-VOUS DE LA SITUATION DU JAZZ DANS LA FRANCE D'AUJOURD'HUI (AVANT CORONAVIRUS) ?

J'ai connu une époque où la musique était plus importante que la carrière. Pour nous c'était un mode de vie fait de rencontres, d'inventivité, de confiance. Nous vivions pour et par la musique. Le public, plutôt jeune et très nombreux communiait avec cette idée de liberté, je pense aux festivals historiques des années 70, aux créations des jazz-clubs par des musiciens ou des passionnés. Tout cela émergeait d'un désir collectif. Ce n'était pas des idées balancées « d'en haut ». Nous nous sommes fait tout confisquer au nom de la sécurité et de la professionnalisation. Je ne décolère pas depuis les années 2000, et surtout depuis la crise financière de 2008, qui a eu pour effet

d'éliminer les petits, tout en maintenant les grosses structures budgétivores (les scènes nationales, les centres, les Smacs). Le jazz en France s'est laissé contaminé par la stratégie d'entreprise : l'état, la région, le département, les sociétés civiles ont accordé des subventions aux associations qui créaient des postes pour l'administration, la communication et la diffusion de leurs projets au détriment des musiciens non « organisés ». Les scènes et les festivals de jazz ont été accaparés par des directeurs artistiques, ils se sont fédérés avec des systèmes d'échanges d'artistes et aussi de concours. Ahh ! Les concours ! Les tremplins ! Rien de tel pour créer de la concurrence entre musiciens : les groupes qui sont sélectionnés tournent dans tous les lieux officiels, les autres jouent au chapeau chez l'habitant. Certains festivals ont même le culot de récupérer aussi ce public. J'ai des exemples précis de festivals qui demandent aux musiciens de s'inscrire sur une liste d'attente pour aller jouer chez l'habitant, qui en retour, est subventionné très légèrement par le festival. C'est une inversion totale et le pire c'est que nombre de musiciens n'y voient rien à redire. Les

fédérations font des statistiques sur le nombre, l'âge du public, et comme il n'y a plus assez de public, ils cherchent des groupes susceptibles d'attirer plus de monde par une musique plus abordable, moins « élitiste ». Ils montent des projets artificiels sur des critères qui n'ont rien à voir avec la musique : groupes émergents, jeunes musiciens, groupes régionaux, parité hommes/femmes, vainqueurs des tremplins. Cela a bien entendu un impact sur la créativité dans le jazz, les musiciens, appauvris, occupés à courir le cachet, créent en fonction de ces critères, prennent moins de temps pour se rencontrer, pour jouer, inventer, expérimenter ou tout simplement ne rien faire. C'est bon de ne rien faire en bonne compagnie. La musique a besoin de temps, d'espace, de silence...

Donc finalement je fréquente de moins en moins ce milieu, je ne le trouve plus porteur d'utopie et d'espoir de changer le monde. J'attends la révolution depuis les Nuits Debout, le mouvement des Gilets Jaunes, les grèves contre la réforme de la retraite. C'était, comme tu le dis, avant le Coronavirus...

— *Propos recueillis par Guido Michelone, Mars 2020.*